

**PAGES  
MANQUANTES**

XXVe Année



NOVEMBRE 1919

Section No. **REVUE**  
**DOMINICAINE**

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

**SOMMAIRE**

- R. P. D. LAFERRIÈRE, O. P. — L'ÉCRITURE ET LA VIE
- R. P. ALEX, MERCIER, O. P. — LA VIE DE LA GRACE—III
- R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P. — LETTRES DE FADETTE
- FRA DOMENICO — DANS L'ORDRE
- R. P. L.-E. TRUDEAU, O. P. — UNE OEUVRE OPPORTUNE

**RECENSIONS**

---

**ABONNEMENTS**

CANADA : \$1.00 | ETRANGER : \$1.25

Avec le " ROSAIRE POUR TOUS " 15 sous en plus par année

---

**ADMINISTRATION**

**LE ROSAIRE**

**SAINT-HYACINTHE**

**CANADA**

## Récente publication

---

*SAINTE CATHERINE DE SIENNE.*—Sa vie, sa mort et ses miracles, d'après un manuscrit italien du XV<sup>e</sup> siècle de Stéphane Maconi, traduction du texte latin de Thomas Caffarini, traduit avec une introduction et des notes par MADELEINE et ROBERT HAVARD de la MONTAGNE.—Un volume in-16 orné de 4 gravures.—Prix: 4 fr. 50.—Librairie Académique Perrin & Cie, 35, quai des Grands-Augustins, Paris, 6e.

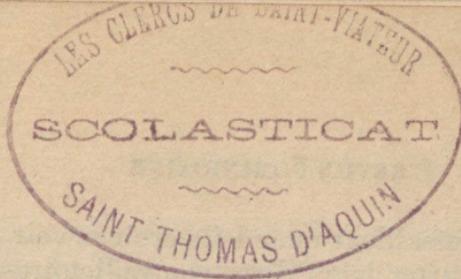
Ce n'est pas une nouvelle vie de Sainte Catherine qu'on trouvera dans ce livre; c'est au contraire un vieux récit, emprunté aux contemporains de la Sainte, que M. et Mme Havard de la Montagne présentent pour la première fois au public français, d'après un manuscrit que possède la bibliothèque communale de Sienne. Si tout le monde connaît la Légende du bienheureux Raymond de Capoue, dont tous les biographes se sont inspirés, on ne connaissait pas encore, en France, le texte de Thomas Caffarini, transposé du latin en italien par Stéphane Maconi. Et qui donc pouvait mieux parler de Catherine que celui qui fut son enfant de prédilection, l'un de ceux à qui elle dicta l'immortel *Dialogue* et les *Lettres*?

On goûtera la pieuse et charmante simplicité de ces pages où renaît pour ainsi dire sous nos yeux, comme une figure immatérielle détachée d'une fresque de Fra Angelico, la grande Sainte de la Toscane.

Les traducteurs ont retracé, dans une remarquable introduction, l'existence de Maconi et résumé à grands traits l'action publique de sainte Catherine. Ils ont ajouté en appendice quelques lettres inédites, presque toutes de Maconi, écrites du vivant de la Sainte et après sa mort.

### A NOS ABONNES

On nous demande souvent à la *Revue dominicaine*, les livres annoncés dans nos recensions: qu'on veuille bien prendre note que nous ne tenons pas un dépôt général de livres. Pour les ouvrages publiés par les éminents professeurs de notre *Collège Angélique* de Rome, tels présentement que les "Commentaires du Droit Canon" des RR. PP. BLAT et NOVAL, Dominicains, on peut se les procurer en souscrivant à la *Librairie Notre-Dame*, 28, Notre-Dame-ouest, Montréal.



## L'ECRITURE ET LA VIE

Section ————— No

Comme elles vont bien ensemble ces deux choses : l'Écriture, parole du Dieu vivant et vivificateur, — et la vie, sa fille bien-aimée, chef-d'œuvre de son cœur, objet de sa tendresse. Demandons à la Parole d'illuminer le berceau de la fille, et de nous dire son âge.

La réponse ne tardera pas. Qu'on ouvre en effet la Bible : dès la première page, le berceau apparaît, mais dans quel décor ! Écllosion des mondes à une parole d'Elohim ; tourbillon des atomes dans le chaos primitif, tohu-bohu terrifiant qui a souvent hanté nos rêves ; vol mystérieux de l'Esprit, céleste colombe qui plane sur les gouffres liquides ; grondements des eaux, premières plaintes des mers naissantes ; ivresses des vivants aux banquets de l'Eden. La description mosaïque est à peine ébauchée, malgré l'apparente précision des contours ; brossée à grands traits, où les images se suivent un peu indécises, comme une cosmogonie entrevue dans un songe, — mais combien fascinatrice ! — baignée dans une lumière divine, colorée par le charme magique irradié de l'inconnu primordial. Est-ce une photographie du réel ; où il faut croire à chaque détail ? ou bien un simple tableau, évocateur de dogmes sublimes ?

Question redoutable, qui se hérissé de points si difficiles, effleure des sujets si brûlants, se bute à des objections si éternelles. Oui, si éternelles !

D'ordinaire, toutes les objections ont la vie singulièrement dure. Expulsées d'un gîte, elles trouvent tôt des intelligences neuves qui donnent accueillante hospitalité. Disparaissent-elles un jour, on est sûr de les retrouver quelques siècles plus tard, jeunettes malgré tout, parées d'atours nouveaux, tout affairées à leur œuvre de séduction et de mort.

Mais, dans le problème des origines, elles ne semblent jamais mourir ! Tant qu'il y aura une Bible et une science, la question de leurs rapports se posera. Et bien rares les

esprits qui ne tressaillent quand ils croient voir pour la première fois se heurter leurs dires contradictoires.

\* \* \*

Sur l'origine de la vie, la foi n'a qu'un mot, mais combien profond! Mot à pointe acérée, dardant un coup de sonde jusqu'aux ultimes profondeurs de l'être. Le voici : la vie vient de Dieu, créateur du monde avec tout ce qu'il renferme, cause première des vivants au même titre que des éléments bruts.

Quel jet de lumière! Véritable trouée où percent des infinités d'azur! Mais, prenons garde: échappée de ciel bleu, encadrée dans de sombres nuages!

La vie doit son origine à un acte créateur: vérité de foi définie. Mais est-elle due à une création *immédiate*, à une intervention spéciale? Comment le courant de la vie a-t-il jailli de la céleste source? Oh! l'importante question. Chaque espèce de la faune primordiale a-t-elle été formée par les mains mêmes du Vivificateur? Ou bien, les effluves ont-ils eu une phrase initiale, endormis, énergies latentes et invisibles, dans le sein des atomes, comme des graines dont le réveil attend les caresses du soleil?

Profond mystère! Sur ce point, la foi ne dit rien, absolument rien. Dans l'Écriture, aucune lumière sur les modalités ou le mécanisme de cette action divine. Chez les Pères eux-mêmes, les deux hypothèses, — création directe, et formation médiate par le jeu des causes secondes, — ont trouvé partisans et zélés défenseurs. Témoin les "rationes seminales" de S. Augustin, — curieuses semences qui, à l'origine, auraient contenu en germe tous les êtres de l'univers, n'attendant pour éclore que l'impulsion des circonstances favorables.

Quelle énigme! On ignore comment Dieu est intervenu pour faire jaillir la première étincelle. S'il y a flamme, c'est grâce à la cause première: voilà tout. Comment la vie vient-elle de Dieu? Encore une fois, obscurité et ténèbres.

Mystère encore que l'époque de son apparition. Les Saints Livres ne donnent aucune chronologie révélée. Les éléments de calcul qu'ils fournissent, incomplets, mal préservés, ne s'appliquent qu'à l'homme. Pour fixer l'âge de la vie, à combien de millénaires avant Adam faudra-t-il remonter? La foi ne dit rien, et partant, laisse parfaite liberté.

Done, dans les clartés révélées, un seul point s'illumine: la substance du fait. Le mode et le jour se déroberent dans les abîmes de l'inconnu.

Le problème intégral des origines ne présente-t-il pas semblable spectacle? Dans la création de l'univers, comme dans celle de la vie, seule la substance du fait est révélée. Tout le reste: état primordial des éléments, évolution de la matière initiale, action des causes secondes, n'entre pas dans le domaine de la foi, mais devient l'objet même des sciences. Dès le premier instant de son existence, le monde est livré aux libres discussions des savants. Conséquence de la plus haute portée scientifique: le fait de la création admis, paléontologues et géologues peuvent s'en donner à coeur joie, leurs conclusions certaines ne pouvant entrer en conflit avec celles de la religion.

\* \* \*

La vie vient de Dieu: tel est le premier et le dernier mot de la foi dans le problème de son origine et de son histoire. A ce mot si simple et si profond, la cosmologie mosaïque n'ajoute rien. Mais entendons-nous!

Au début de la Génèse, nous trouvons bien certaines affirmations. Il semble y avoir intervention directe du créateur. Les plantes apparaissent au troisième jour; puis, au cinquième et au sixième, à tour de rôle, les oiseaux, les poissons, et les bêtes des champs.

Mais sont-ce là des affirmations à portée scientifique, donnant un enseignement révélé sur la durée de la vie et le mode de sa naissance?

Non! Nous l'affirmons sans crainte: sur ce point, les Pères se divisent, qui pour la création simultanée de tous les êtres, qui pour les créations successives; qui pour une semaine idéale, qui pour des jours naturels. Preuve éclatante que, dans ces détails, aucune opinion ne s'impose de foi scripturaire.

D'autre part, quelle illusion de chercher dans la Bible des données purement scientifiques, une paléontologie révélée qui s'harmoniserait glorieusement avec la nôtre, comme si l'Écriture et la Science roulaient dans les mêmes orbites, avec même objet et même valeur.

Non! Proclamons-le hautement! Dans l'Écriture, il n'y a pas d'enseignement directement scientifique. Cela ne

fait plus de doute pour personne aujourd'hui. La Commission Biblique vient d'en consacrer le principe en l'appliquant précisément à la Genèse.<sup>1</sup> Léon XIII l'avait affirmé catégoriquement dans son Encyclique *Providentissimus Deus*. S. Augustin n'avait-il pas dit que "Dieu ne s'est pas proposé d'enseigner aux hommes des notions profanes sans nul profit pour leur salut."

Et quoi de plus naturel? Essentiellement religieux, les livres inspirés ne sont pas *ex professo* des manuels scientifiques. Le domaine de la foi n'est pas celui de la science. A l'exception de quelques cas très rares,<sup>2</sup> les biographes n'ont reçu aucune révélation pour les vérités de la science; révélation inutile, simple pâture pour notre curiosité intellectuelle. Ils ont parlé en historiens ou en poètes, qui décrivent les phénomènes de la nature par le dehors, ou d'après l'opinion commune de leur siècle.

Et pourtant, n'a-t-on pas voulu faire de Moïse un savant de génie, dont le regard puissant, illuminé, aurait pénétré à fond le mystère des âges géologiques?

Moïse paléontologue! Qui l'aurait cru! Lui qui devait scruter les secrets des origines et décrire l'histoire des vivants, savait-il que les Pyramides — à ses yeux tombeaux gigantesques de quelques rois antiques — étaient des sépulcres plus fantastiques encore? Avait-il examiné de près leurs pierres, noircies déjà par la poussière de 20 siècles: blocs énormes de calcaire, pétris de débris d'organismes, véritables cimetières où les morts — nummulites aux coquilles enroulées comme les lanières d'acier d'un ressort — sont entassés par myriades de myriades?

Lorsqu'il errait dans les solitudes de la péninsule Sinaïtique, les plateaux dénudés et les pics sauvages qui frappèrent ses regards, lui ont-ils livré tous leurs secrets? A-t-il

1 71ème Réponse, datée du 30 juin 1909. "Comme l'auteur sacré, en écrivant le premier chapitre de la Genèse, n'a pas eu le dessein d'enseigner scientifiquement la constitution intime des choses visibles et l'ordre complet de la création, mais plutôt de donner à sa nation un récit populaire conforme au langage ordinaire de ses contemporains, et adapté à leurs sentiments et à leur intelligence, faut-il régulièrement et toujours y chercher la propriété du langage scientifique"?... Réponse: non.

2 Par exemple, les cas énumérés dans la seconde décision de la Commission, à la même date du 30 juin, 1909... En particulier, la création de l'homme et l'unité du genre humain.

pu même soupçonner leur véritable origine : une masse de boue marine, exondée, durcie aux ardeurs du soleil, puis soulevée comme des vagues monstrueuses que les rafales d'une violente tempête auraient abandonnées là, figées, immobiles !<sup>3</sup> les calcaires.

Où Moïse a-t-il pu trouver ces brillantes connaissances géologiques et paléontologiques qu'on lui a prêtées ? Dans les idées de son temps ? Impossible ! Dans les intuitions de son génie ? C'est peu probable. Dans une révélation ? Prenons garde ! Il faut prouver l'existence d'une révélation ! Il s'agit ici de science pure, où, à priori il n'y a jamais de révélation. Et le P. Prat a écrit : "Rien de plus téméraire ou de plus impie que de révoquer en doute la parole de Dieu, si ce n'est de lui imputer à faux des dogmes qu'Il n'a pas révélés. Le premier acte est une révolte et une injure ; le second, s'il est calculé, procède d'un froid mépris, d'une orgueilleuse démenche. Gardons-nous de prêter à l'Esprit de Dieu nos courtes pensées."<sup>4</sup>

Non ! Négation tranchante, catégorique ! En fait de géologie et de paléontologie, Moïse n'a pas eu de révélation. Dès lors son point de vue ne pouvait être rigoureusement celui de la science. Il ne pouvait traiter ex professo de l'âge de la vie ou du mode de sa naissance. Il savait qu'elle venait de Dieu, et de ce dogme révélé il a voulu donner aux Israélites une connaissance populaire, dramatisée, adaptée à leur intelligence et aux idées du milieu, sans nulle préoccupation scientifique. L'intervention directe du créateur est une simple mise en scène. Dans les jours de la création — jours naturels de 24 heures — il a distribué comme dans un cadre idéal les oeuvres divines, — procédé littéraire très légitime, belle allégorie d'une semaine divine suivie du repos sabbatique. Et dans la suite des oeuvres ne cherchons pas un ordre chronologique, mais une simple division logique.

La vie vient de Dieu : tel est le premier et le dernier mot de Moïse.

\* \* \*

<sup>3</sup> Le Mont Sinaï lui-même et le massif montagneux du sud ne sont pas d'origine sédimentaire. Mais en descendant vers le nord, les assises stratifiées apparaissent, les grès primaires d'abord, et puis les calcaires.

<sup>4</sup> Etudes—1902, Vol. IV. 297.

Les preuves de notre conclusion sont-elles convainquantes? Elles reposent sur le principe: dans la Bible, pas de science. Principe vieux comme l'Eglise, clair comme le soleil, consolant comme des paroles de douceur qui apaisent une discussion, gouttelettes d'huile sur des flots irrités par une tempête. Si on l'avait compris à fond, jamais on n'aurait vu l'étrange spectacle que voici: une grande mêlée intellectuelle, la plus grande qui fut jamais, au sujet d'une difficulté purement imaginaire.

Un jour dans les lointains obscurs des origines, on crut voir le choc de deux grandes lumières: la vieille lumière des chrétiens, si adorable puisqu'elle ouvre sur nos destinées de si hautes perspectives, — et la jeune lumière de la science, enchanteresse, elle aussi, puisqu'elle mettait à jour de nouveaux cieux et une terre nouvelle.

*Lumières convergentes*, s'est-on écrié tout d'abord, faute de les avoir examinées de près. Et apologistes et savants d'accourir! Tout un siècle a retenti du bruit de leurs armes.

Mais, non! *Lumières parallèles*! C'est si clair aujourd'hui. <sup>5</sup> L'une démêlant les évolutions de la matière, plongeant bien loin dans les ténèbres du passé, au delà des époques géologiques, plus loin que la nébuleuse, jusqu'aux réactions invisibles des atomes, pour atteindre les derniers confins du réel. Et l'autre, passant infiniment plus haut, planant au-dessus de l'espace et du temps, pour illuminer la cause première, source des mondes.

D'ordinaire les joutes intellectuelles offrent un brillant spectacle, véritable féerie d'éclairs jaillissant du choc des idées. Dans celle-ci, je ne vois que tristesse!... la tristesse de cette bataille inutile... la tristesse de ce débat gigantesque où les parties plaidantes s'agitent dans le vide... la tristesse de ces flots d'encre qui ont coulé en vain, n'aboutissant qu'à de sinistres naufrages d'âmes.

A ces mots: la science est opposée à la Bible, combien ont perdu la foi! Combien aussi ont trouvé de graves difficultés dans cet autre axiôme, de même valeur: la Bible est en accord avec la science!

Que ne l'a-t-on pas compris? De part et d'autre, les

<sup>5</sup> Dans le problème des origines, c'est sur le terrain de la philosophie que la foi rencontre la raison, et non sur celui de la science.

heurts sont aussi impossibles que les admirables harmonies. "La Bible n'est ni au dessous ni à côté: elle est au dessus de la science." <sup>6</sup>

Concluons avec Léon XIII: "si théologiens et savants se renferment dans leurs fonctions respectives, évitant de donner pour connu et certain ce qui ne l'est pas, tout péril de conflit sera écarté." <sup>7</sup>

\* \* \*

Telle est la réponse de la Parole à la question posée. Evidemment, elle ne satisfait pas notre curiosité.

Comme il se creuse le mystère de la vie! La foi elle-même refuse de le percer. Devant ce sombre nuage qui recèle ses arcanes, l'orbe de lumière se voile!

Pourquoi? C'est que le phénomène de la vie doit rester mystère... énigme... tourment des esprits... pierre d'achoppement pour une science orgueilleuse... preuve éclatante, péremptoire, qu'il y a quelque part un Vivant dont la vie elle-même émane.

fr. DALMACE LAFERRIERE, O. P.

Ottawa, le 10 oct. 1919.



## LA VIE DE LA GRACE

(suite)

### VII

#### LES VERTUS DIVINES

L'homme surnaturalisé, déifié ou divinisé, ne perd rien de sa nature propre; la nature divine lui est unie, surajoutée, il reste néanmoins PERFECTUS HOMO. Dès lors Dieu, en se faisant en lui principe subjectif de vie, à la manière que nous avons exposée, s'adapte à la complexité de l'être humain. L'âme humaine, malgré sa simplicité rela-

<sup>6</sup> Père Prat. Loc. cit. 297.

<sup>7</sup> Enc. Provid. Deus.

tive, se compose de sa substance et de ses puissances, lesquelles se rangent sous l'intelligence et la volonté, facultés de connaître et d'aimer.

Dieu possède éminemment ces deux attributs; mais en lui ils ne se distinguent pas réellement, pas plus qu'ils ne se distinguent de sa substance. Mais quand il veut diviniser l'âme humaine, il se fait représenter par une qualité déiforme et divinisante, dans chacune des puissances qu'elle développe. Il munit l'intelligence et la volonté de vertus appelées en français vertus théologiques, ce qui est synonyme de vertus divines.

Elles sont divines, parce qu'elles sont comme une prolongation de la vie de Dieu en lui-même, de sa connaissance et de son amour. Quiconque se montre, se révèle intentionnellement, se fait connaître et aimer, le voulant, peut être dit en vérité, ne pas se contenter de se connaître, et de s'aimer par ses propres facultés, de se voir de ses propres yeux, de s'aimer avec son propre cœur; il s'efforce encore de se contempler, de se voir, de s'aimer par les facultés d'autrui. Celles-ci deviennent pour lui des sortes d'instruments. Cette remarque semblera subtile au premier abord, mais si on y réfléchit un peu, on ne pourra s'empêcher d'en reconnaître la vérité. D'ailleurs, la personne qui se fait ainsi connaître et aimer, n'encourt-elle pas, de l'aveu de tout le monde, la responsabilité morale des actes qu'elle provoque? C'est à beaucoup près comme si elle les posait elle-même. Tous les moralistes savent cela. Il en faut conclure que Dieu, en se révélant, se montrant, se faisant aimer, se connaît et s'aime par l'organe de l'âme, dans un sens qui est très vrai; les actes qui en découlent procèdent de Dieu, ce sont des actes théologiques ou divins.

De tels actes requièrent des principes subjectifs de même espèce. Ce sont les vertus théologiques ou divines, les qualités surnaturelles.

Les unes se rapportent à la connaissance, les autres à l'amour.

Nous parlerons en premier lieu de la connaissance surnaturelle.

### LA CONNAISSANCE SURNATURELLE

C'est la science que Dieu a de lui-même et des autres choses, directement et intentionnellement communiquée par

lui à l'âme. Ce n'est pas seulement une connaissance de Dieu et des choses divines puisée dans celle de la création, moyennant le travail de l'esprit.

Il est très certain en effet que Dieu a écrit son nom, a imprimé ses idées éternelles, une certaine ressemblance de lui-même et de ses attributs, dans l'Univers qu'il a créé. Cependant, l'Univers, la création n'est pas précisément une parole, un discours prononcé par Dieu; ce n'est pas non plus un pur album, ne contenant que des images, frêles entités dont toute la raison d'être, dont l'essence même serait de conduire la pensée de ceux qui les voient vers la réalité qu'elles représentent. Non, les choses du monde réel furent créées d'abord pour avoir l'existence, en elles-mêmes; *CREAVIT ENIM UT ESSENT OMNIA*, (Sap. I.) C'est leur fin immédiate, intrinsèque. Elles sont faites aussi pour être connues, et fournir un aliment à notre vie consciente. Enfin elles ont pour but de nous servir de point d'appui pour nous élever à la connaissance du Créateur. Mais les deux dernières fins ne leur sont pas essentielles. N'y eût-il pas de créatures intelligentes dans le monde, n'y en eût-il aucune ayant le pouvoir de parvenir à la connaissance de Dieu par le spectacle de son oeuvre, que l'oeuvre créatrice serait non-seulement encore possible, mais aurait sa raison d'être. Il lui resterait toujours celle que marque le texte cité plus haut: *CREAVIT UT ESSENT OMNIA...* Il resterait la bonté infinie du Créateur, qui aime à se pencher même vers les entités les plus humbles, les plus infimes, et à leur octroyer le don de l'existence, et de tous les autres biens qu'elle contient en germe.

Le monde créé est donc plus et moins qu'une parole divine. Il est un ensemble de choses faites pour exister en elles-mêmes, livré au travail de notre pensée, dont elle peut extraire la connaissance de Dieu, de ses attributs, de quelques-unes de ses perfections. En cela on peut dire qu'il est plus qu'une parole. Il a plus de réalité. D'autre part il est moins qu'une parole divine. Il n'est pas divin. Il n'est pas le contenu de la pensée de Dieu directement imprimé par lui dans notre intelligence. Il n'est pas non plus un simple signe que Dieu nous donne et qui, à la manière de tout signe proprement dit et intentionnel, appartient plus au sujet dont il émane et qu'il exprime, qu'à celui où il paraît résider, qui le soutient et le conserve.

Pour cela encore une fois on ne peut dire qu'il est une parole et une révélation divine; la connaissance de Dieu qu'il éveille en nous n'est pas une connaissance surnaturelle.

\* \* \*

Le propre de la connaissance divine et surnaturelle dans l'âme c'est de procéder du fait que Dieu se manifeste, se révèle intentionnellement à elle. Il se fait voir ou connaître, ou par lui-même ou par des signes analogues à la parole, dont toute la raison d'être, en tant que signes, est de nous exprimer sa pensée.

La connaissance surnaturelle par excellence et typique, est la vision intuitive de Dieu en lui-même. En l'analysant nous acquérons une notion lumineuse de toute connaissance surnaturelle y compris celle de la foi. Nous voyons que celle-ci, malgré son obscurité, comme connaissance surnaturelle, est soeur de la vision, qu'elle la prépare, comme l'aurore prépare le grand jour.

La vision intuitive et béatifique, d'après l'enseignement de la Théologie, ne demande pas seulement que l'âme possède le pouvoir de voir Dieu. Il faut de plus que Dieu se fasse voir, se découvre à elle, lui parle son Verbe essentiel et éternel. Il faut qu'il s'unisse à sa puissance de vision plus intimement, plus étroitement que la lumière ne s'unit à l'oeil du corps, que la voix ne s'unit à l'oreille qui l'entend; qu'il s'y unisse en lui-même, et par lui-même, sans intermédiaire. Donc le procédé de la vision béatifique est celui-ci: Après avoir doté l'âme de ce que nous pouvons appeler les yeux de la surnature, les yeux déifiques, après les avoir ouverts et rendus pleinement clairvoyants par la lumière de gloire, Dieu vient s'y imprimer, s'y appliquer, y éveiller la perception dont il est le principe et le terme. Il faut que ce soit Dieu en lui-même, et non Dieu dans une image, si parfaite qu'on la suppose.

Car toute image, toute représentation affaiblirait l'éclat des splendeurs de la face divine, en déformerait les traits, et susciterait une vision qui ne serait pas celle de Dieu, mais celle de quelque autre chose. Dieu en lui-même ne peut être vu que par lui-même.

C'est en cela que consiste foncièrement la différence entre la vision de Dieu et la connaissance de la foi. Toutes deux sont des connaissances surnaturelles, toutes deux procèdent d'un pouvoir, d'un sens spécial que l'action divine a fait éclore dans l'âme. Toutes deux ont besoin, pour passer à l'acte que Dieu se révèle, lui-même et sa pensée. Toutes deux en sont le reflet ou l'écho.

Mais là s'arrête la ressemblance. La différence consiste en ceci, que dans l'acte de vision, Dieu en lui-même, et par lui-même, s'unit à l'intelligence de la créature, comme elle est unie à soi-même, quand elle se connaît, et plus encore d'une certaine manière. Dans la connaissance de la foi, par contre, Dieu suscite l'acte de connaissance à l'aide d'un intermédiaire qui le remplace. Il prend une forme qui n'est pas la sienne, mais qu'il emprunte au monde naturel de la créature à laquelle il s'adresse.

Cette forme, en ce qui regarde l'humanité, c'est celle que revêt le langage humain, la pensée humaine. Ce fut même la nature humaine intégrale. Et en effet le dogme fondamental du Christianisme, comme tel, est celui de l'Incarnation du Verbe, par laquelle la Parole substantielle de Dieu, sa Parole éternelle, s'est revêtue de la nature humaine, à l'effet de parler à tous les sens, à toutes les facultés de l'homme terrestre, et de lui révéler la pensée divine. Le Verbe Incarné nous parle au nom de Dieu, déjà par le fait de son existence, par sa forme humaine, interprète de sa forme divine. De plus, vrai homme comme il est vrai Dieu, il enseigne l'humanité à la manière humaine: il l'enseigna par ses discours, il l'enseigna aussi par ses actions.

Toutefois avant l'Incarnation proprement dite, avant de s'être uni la nature humaine, Dieu avait adopté et parlé bien des fois le langage humain. Il l'avait parlé non seulement dans le secret des coeurs, mais dans les divers milieux où s'engendre et se propage la parole humaine. Les facultés de certains hommes avaient vibré sous son souffle; leurs organes lui avaient servi d'instruments; par eux il avait fait retentir des sons articulés, ou avait tracé des caractères écrits, contenant son verbe, sa pensée, son vouloir.

C'est par là que Dieu avait suscité et suscite encore dans les intelligences humaines, sur la terre, une connaissance surnaturelle ou divine.

En résumé Dieu peut donc se révéler, se faire connaître (lui et les autres choses qu'il connaît), directement, intentionnellement; non plus seulement en imprimant, comme il le fait nécessairement, quelques traits de sa ressemblance dans les effets de sa puissance créatrice, traits qu'il sera loisible à l'homme de déchiffrer, pour y lire Dieu, ses attributs et ses perfections... mais en s'adressant tout droit à l'intelligence humaine, lui disant sa pensée, son verbe.

Il peut faire cela à deux degrés, comme on vient de l'expliquer: par lui-même, en s'imprimant sans intermédiaire dans les sources de la vie pensante, ou bien par l'intermédiaire de quelque signe, image, lui servant d'instruments.

Le signe le plus usuel employé par Dieu pour se révéler à l'homme est la parole humaine: une parole conçue par l'esprit, prononcée par la bouche, ou écrite par la main d'un homme, sous le souffle, l'action, l'inspiration de l'Esprit de Dieu. C'est la pensée et la parole de Dieu se faisant pensée et parole humaines, c'est aussi la parole humaine élevée à la dignité de parole de Dieu.

La Foi proprement dite en procède.

Cependant il importe peu au fond, que Dieu, pour se découvrir à l'âme, se serve de la parole articulée, ou de tout autre signe. Lors même que ce serait une apparition s'adressant aux sens extérieurs ou intérieurs de l'homme, lors même que ce serait le secret langage qui se murmure au fond du cœur, la connaissance qui y fait écho, se ramènerait toujours à celle de la Foi. Toute connaissance issue de la Révélation divine, et qui n'est pas vision de Dieu en lui-même, peut se ranger sous la Foi.

Au reste, le langage le plus clair, le plus intelligible, pour l'homme, est celui de la parole articulée ou écrite. On a souvent besoin d'y recourir pour expliquer les autres signes.

Cependant la connaissance des choses de Dieu qu'elle engendre, la connaissance de la Foi ne peut qu'être obscure. Elle ne saurait dépasser comme connaissance, les formules qui contiennent la pensée et la Révélation divines. Or, celles-ci sont conçues en langage humain. Comment ne seraient-elles pas inadéquates? Elles peuvent se rapprocher des divines réalités dans la mesure où il est possible aux choses humaines de se rapprocher des choses de Dieu. Mais la dis-

tance des deux termes reste néanmoins toujours incommensurable.

Les propositions qui s'énoncent ou s'écrivent pour exprimer des vérités révélées, se composent toujours de termes reçus, inventés pour signifier des objets terrestres. Ce sont de tels objets qu'ils représentent avant tout, et dont ils éveillent nécessairement l'idée. Est-il étonnant que, transportés dans l'ordre des choses de Dieu, employés pour traduire la pensée de Dieu la connaissance, la vue qu'il a de lui-même et des autres choses, ils aboutissent presque à la nuit, au vide, à l'antinomie, tout au moins à l'obscurité? Il n'en pourrait être autrement.

Le résultat est inévitable, tant que Dieu ne se fait pas voir en lui-même, comme dans la gloire.

Il serait substantiellement le même, au cas où Dieu, pour se révéler, emprunterait le langage des Anges, des Chérubins, des Séraphins. D'abord, ce langage serait inintelligible à l'homme; et puis, fait pour dire des choses de l'ordre créé, il serait encore impuissant à dire adéquatement, à dévoiler sans mystère, les choses et les pensées divines.

Aussi longtemps donc que nous vivons, sur la terre, que l'heure de la vision n'a pas sonné, s'il plaît à Dieu de nous découvrir sa pensée, ses desseins intimes, quelque chose de sa nature, le chemin le plus droit est qu'il se serve du langage humain, le seul que nous puissions naturellement comprendre, et qu'il se résigne, si je puis parler de la sorte, à ne nous communiquer qu'une connaissance obscurcie par le mystère. Nous parler dans le langage d'êtres supérieurs à notre nature, ou créer un langage divin fait à dessein pour nous enseigner les choses de Dieu, ne serviraient à rien, ou à peu près, et entraînerait des complications qu'il est difficile d'imaginer.

L'obscurité de la connaissance surnaturelle est donc une nécessité durant la vie terrestre: elle découle de la sublimité infinie des choses de Dieu, et de l'infirmité du langage humain, comme de tout langage créé en présence des réalités divines.

Ne nous en plaignons pas. Car, de ce mal, si on peut l'appeler de ce nom, comme de tout autre mal, Dieu a su tirer des biens multiples.

C'est d'abord l'hommage que par là notre faible intelligence rend à Dieu, à sa souveraine et infaillible vérité; l'hommage de notre raison. C'est bien peu de chose que de renoncer à nos propres lumières, ou plus exactement d'en reconnaître la faible portée, et de nous en rapporter à Dieu dont la science est sans bornes, sur des points en particulier que seul il connaît à fond.

Puis, il y a le mérite de la foi, de l'acte d'assentiment. Qui dit mérite dit acte volontaire et libre. Un assentiment arraché par l'évidence n'est plus libre, il n'est plus méritoire. Tel n'est pas l'assentiment donné aux vérités surnaturellement révélées au moyen de la parole humaine, devenue parole de Dieu, et restant obscure. Il serait à ce point de vue supérieur à celui de la vision béatifique, qui répond à une évidence irrésistible, si l'on ne pouvait dire que la disposition de la volonté à laquelle la vision donne naissance équivaut suréminemment à celle requise pour le mérite et rend l'acte plus que méritoire.

Au reste le but premier de la révélation divine sur la terre, n'est pas d'augmenter le trésor de nos connaissances durant la vie présente. Elle a sans doute cet effet, cette utilité qui n'est pas à dédaigner. Mais l'on peut bien dire que si l'intention de Dieu eût été d'enrichir nos intelligences, de nous rendre plus savants, il eût répandu une lumière plus abondantes sur les vérités et les faits qu'il a jugé bon de nous enseigner.

Mais cela en valait-il la peine? et cela était-il expédient? La vie présente est le temps de la vie surnaturelle et divine à l'état embryonnaire. Pour prendre naissance, s'organiser, se conserver, se développer, toute vie embryonnaire a tout au plus besoin d'une connaissance confuse, instinctive. Le grand jour lui serait plus nuisible qu'utile. Et d'ailleurs si lumineux qu'on pût le supposer, que serait-il comparé à celui de la gloire, dont l'aurore est relativement si rapprochée?

Dieu s'est donc contenté vis-à-vis de l'homme terrestre, du rôle qu'il revendique dans le Prophète: *DOCENS TE UTILA, ET GUBERNANS TE IN VIA QUAM AMBULAS*. Aucune de ses révélations ne semble avoir eu pour but la satisfaction présente de notre désir de savoir le plus but la satisfaction présente de notre désir de savoir le plus

légitime. Elles se limitent aux choses nécessaires ou très utiles à connaître, pour guider les pas de l'homme voyageur, sur le chemin qui doit le conduire au ciel. Il en va de la sorte avec les dogmes les plus spéculatifs en apparence, tel celui de la T. S. Trinité. Sa connaissance nous familiarise avec la réalité de notre adoption dans la famille de Dieu, de notre divinisation présente et future; elle nous éclaire sur la manière dont nous devons y coopérer, etc. Ainsi des autres révélations, s'il y en a, qui paraissent ne s'adresser qu'à l'intelligence.

Quoi qu'il en soit, les qualités divines que Dieu imprime dans l'intelligence, vont au-devant de la Révélation sous toutes ses formes. Ce sont des vertus; la définition traditionnelle des vertus leur est applicable au premier chef. Elles sont durables et permanentes, comme le sont toutes les habitudes. Ce sont de bonnes habitudes. Elles perfectionnent l'intelligence, la mettent en harmonie avec la destinée divine de l'âme, et avec la forme qui en est l'empreinte. Elles en rehaussent la beauté surnaturelle, parachèvent en elle l'image de Dieu, en font une image vivante, vivante d'une vie divine. Elles rendent bon celui qui les possède dans leur intégrité; il ne saurait en mésuser, les employer à produire un acte qui ne soit pas bon.

D'autre part cependant elles sont, par certain côté, plus que des vertus. On peut aussi les ranger dans la catégorie des puissances, car elles confèrent à l'âme un pouvoir qu'elle n'aurait pas sans elles. C'est la conséquence du caractère surnaturel du dit pouvoir. Il n'est pas initialement contenu dans les virtualités de la nature, semblable à un germe obscur capable de se développer, et de devenir non-seulement pouvoir plus ou moins lointain, mais habitude prise. Il doit être planté par Dieu, et il l'est par l'infusion des habitudes théologiques.

Parmi celles qui ornent l'intelligence, la plus élevée est celle que la Théologie a nommée LUMEN GLORIAE. Elle est le privilège de la vie future, de la vie éternelle. S. Thomas lui attribue une double fonction: elle est une préparation, un appel à la venue, pour s'unir à l'intelligence, de la divine Splendeur, de la divine Beauté qui est Dieu dans son Essence; elle est un pouvoir surajouté à celui de la faculté naturelle, la rendant apte à réagir vitalement au con-

tact du divin objet qui est Dieu en lui-même, à l'embrasser par la connaissance sans voile, l'intuition, la pleine vision.

Les vertus divines de la terre, celles qui elles aussi perfectionnent divinement l'intelligence, la Foi en particulier, ont un rôle pareil. Elles préparent aussi l'intellect à la divine Révélation, elles font que, lorsque celle-ci se présente, sous la forme de parole humaine, extérieure ou intérieure, elle soit comme attendue, qu'elle soit la bienvenue. Par elles l'intelligence prend intérêt à l'objet divin, aux vérités divines, et y adhère, comme à son bien. Sans elles au contraire, l'entendement humain reste comme fermé à la vérité de Dieu, il ne s'y intéresse pas, il n'y répond pas, il n'y fait pas écho, quand elle le sollicite. Telle est du moins la loi générale à laquelle Dieu a le pouvoir de déroger, s'il lui plaît. Il a le pouvoir, dis-je, de suppléer, par un don transitoire aux qualités permanentes, déformées, par lesquels il se fait d'une certaine manière, le principe subjectif de la connaissance théologique dans ses créatures intelligentes. Mais quand il le fait, il opère une espèce de miracle dans l'ordre de la grâce.

(à suivre)

fr. ALEX. MERCIER, O. P.



## LETTRES DE FADETTE

La quatrième série récemment parue des *Lettres de Fadette* obtint sans le mériter le silence complet de la presse canadienne. Voici la seule explication possible: on est tellement habitué d'entendre dans les bureaux, les salons, les cercles et jusque dans les couvents l'éloge verbal des écrits de cette dame, (puisque dame et non jésuite il y a) que l'on ne sent guère la nécessité de fixer sur le vélin cette unanime impression. Cependant l'*Action française*, par souci de fidélité à son programme et dans un sentiment de justice envers la chroniqueuse si distinguée de son frère *le Devoir*, ne fut pas lente à solliciter quelques pages de critique que j'ai su différer, mais non pas refuser.

L'important serait d'adopter un point de vue spécial, un angle de réflexion pour tant de rayons divers que projette en nous l'œuvre de Fadette, — deux cent cinquante lettres environ, le tirage à part étant quelque peu limité. Passons rapidement alors, sur tant d'heureux dons qu'admettent sans discordance les lecteurs actuels de *Fadette* comme jadis ceux de *Danielle Aubry*: âme accueillante aux beautés de toutes formes que lui offrent la création physique et le monde immatériel; âme sympathique aux chagrins de toutes nuances qui peuvent atteindre une vie d'homme, une vie de femme, une vie de famille surtout, et non moins ingénieuse à y porter remède et consolation; culture d'esprit étendue et brillante jointe à une rare souplesse de raisonnement; dons littéraires de premier ordre, sens du verbe français, naturel et clarté, élégance et nombre, prose drue et ferme, apte néanmoins à rendre toutes les images et toutes les sensations de la poésie: dons d'équilibre ou qualités d'ensemble qui feraient de cette épistolière un écrivain à souhait pour le critique soucieux de tout admirer et de rester plausible dans son admiration.

Où l'accord cesse un peu brusquement, c'est quand il s'agit de reconnaître et d'apprécier comme quantité et qualité le *catholicisme* de Fadette, tel qu'il apparaît dans sa correspondance hebdomadaire. Parmi tant de fidèles qui la lisent "avec respect, attention et dévotion" ou même l'acceptent volontiers comme directrice de conscience, les uns trouvent qu'elle manque un peu de prosélytisme, d'autres, qu'elle prêche surabondamment et trop fort. Je me propose de diriger de ce côté mon inspection. Personne ne voudra me contester juridiction dans cette matière: d'autant moins qu'elle offre un assez vif intérêt, à l'heure où tant de nos publicistes, à l'inverse des grands catholiques de France, mettent voile et sourdine à leurs convictions religieuses, comme si la foi et les mœurs n'étaient pas suffisamment menacées dans ce pays, comme si le clergé sous ce rapport pouvait suffire à tout.

Il est vrai que l'on compte plusieurs degrés dans l'apostolat chrétien exercé par la plume. Sans même prononcer ce grand mot d'apostolat, les exigences de l'Eglise à l'égard de ses enfants laïques ne sont pas constamment les mêmes et leurs écrits peuvent recéler le vrai doctrinal de diverses façons. Comme *quantité* d'abord, si l'on veut me permettre

une forme aussi réaliste. L'auteur spirituel qui traite *ex professo* de nos relations avec Dieu; le théologien mystique qui analyse les divers états de l'âme en tendance vers sa perfection; même le journaliste militant qui défend nos croyances contre l'hérésie, nos institutions contre le sectarisme, font oeuvre de spécialistes en matière de religion. Ils peuvent s'adonner à leur spécialité sans crainte d'indisposer le public que surprendrait plutôt le moindre détournement de leur pensée vers des sujets profanes. Comme *qualité* ensuite. Leurs écrits non moins que leur personne doivent "respirer la bonne odeur du Christ", selon la merveilleuse image usitée par l'apôtre saint Paul. L'on exige à bon droit de ces écrivains une spiritualité éclairée et profonde, à base de définitions et de principes. L'on ne tolère chez eux aucune équivoque dans le langage, à plus forte raison aucune témérité disciplinaire ou dogmatique. Le code pénal de l'Eglise tient même en réserve une *note* demi infamante pour qualifier certaines propositions *offensives des oreilles pies*. Et soit dit en passant, si l'on tenait meilleur compte de ce dispositif, quelle fortunée sauvegarde contre les sottises occasionnelles des hommes (ou femmes) d'esprit!

Impossible de ranger Madame Fadette parmi les "pieux auteurs", les théologiens mystique ou les journalistes de combat. Sa correspondance, il est vrai, couvre dix pages de morale contre un alinéa de pure chronique; mais la religion et la morale sont deux choses distinctes, encore que nul n'en puisse nier l'étroite interdépendance. Ce serait se méprendre foncièrement sur le rôle qu'il a prétendu assumer au *Devoir* que d'attendre un prône régulier de cet écrivain constamment penché sur des problèmes de psychologie. Il me paraît avoir saisi la juste mesure qu'il convient d'accorder aux choses de la foi dans une entreprise de ce genre. Un peu plus n'irait pas sans risque d'éloigner les mondains et les tièdes, un peu moins serait imputable au respect humain, péché mignon d'un assez grand nombre de nos intellectuels.

J'aurais par contre à me plaindre du ton de certaines lettres, de la valeur de certaines assertions, en un mot, pour tout ramener aux précédentes formules, de la qualité de cet apport religieux que le zèle de Fadette fournit par intervalles à la conscience du public. Encore une fois, n'escomptons pas trouver chez une chroniqueuse un exposant du Dogme,

ni dans une lettre un cours approfondi de religion. La lettre au contraire, par sa brièveté même et son caractère familier, expansif, ne favorise que trop l'hétérodoxie. C'est un genre largement représenté au catalogue de l'Index. Mais quand une lettre s'adresse à 75000 lecteurs environ, et qu'au surplus le rédacteur a sept jours devant soi pour la mettre au propre, ce dernier ne doit-il pas au public de toujours suivre le devoir contre son penchant? Or, Fadette a un penchant prononcé pour la contradiction et la critique. Elle publia jadis dans le *Nationaliste* un article signé "Trouvar-dire", et comme c'était bien trouvé! Telle est en effet la promptitude élastique de cet esprit déroutant, que l'interlocuteur se voit astreint à la double tâche de préparer simultanément sentence et réplique: un sport impressionnant durant les journées chaudes. Et malgré l'innéité — comme dirait Montpetit — d'une pareille tendance, Fadette se connaît assez pour la pressentir et la remiser en toutes occasions. Par malheur elle en a laissé passer quelques-unes...

Dans un généreux plaidoyer contre le pessimisme et la stérilité de ses attitudes, (Troisième série, VI) elle éprouve le besoin de citer un exemple, ce qui fait partie de son art, et de l'ailer prendre chez nos écrivains mystiques, ce qui paraît d'un goût trop recherché. Je lui prouverai qu'elle eût pu s'adresser ailleurs avec sagesse et profit. "J'en veux, dit-elle, à certaine littérature pieuse qui nous accable et nous écrase sous son dégoût de tout ce qui est humain et qui veut nous convaincre que le ciel seul importe. Le ciel! Certes, c'est un beau but et je nous souhaite à tous d'y aller. Mais c'est sur cette terre que nous vivons et Dieu l'a faite belle afin que nous l'aimions; Il nous a donné un corps aussi bien qu'une âme et nous devons justice aux deux." Fadette serait bien en peine d'énumérer ces ouvrages ou d'en faire une critique sérieuse. Mais c'est étrange comme cet *unum necessarium* me fait songer à l'Évangile et ce "dégoût de ce qui est humain", à l'Imitation: deux petits livres que ne vise sûrement pas l'intention de l'auteur. Il y eut aussi un nommé Pascal qui décrivit dans la manière forte "l'amas de contradictions" que Fadette et moi nous sommes. Quant à "vallée de larmes", expression liturgique pour désigner notre planète, il y a longtemps que celle-ci s'en montre digne et je vous défie, Madame, de la baptiser

autrement depuis les tristes années 1914-1918. Je sais que vous admettez ces vues en théorie et que vous envisagiez simplement leur côté pratique et leur influence sur les actions des hommes. Mais ceux qui méprisent davantage le monde ne sont-ils pas justement ceux qui lui ont rendu et lui rendent encore les plus méritoires services? Témoin ces admirables soeurs qui n'ont quitté le monde que pour le mieux pénétrer ensuite de leur lointaine et profonde et surnaturelle influence; témoin cet autre éloquent plaidoyer que vous fîtes en leur faveur (Troisième série, p. 119) contre une compagne ignorante qui les avait qualifiées de *princesses endormies*:

“Je l'avais écoutée sans l'interrompre, amusée et charmée par ce conte gracieux, mais un peu scandalisée de cette incompréhension absolue de la vie intérieure, de la vie religieuse, qui fait de toutes celles qu'elle appelle des princesses endormies, des âmes si vivantes, si ardentes, qu'à leur contact on respire Dieu, Dieu dont elles vivent et qu'elles exhalent. Sans doute le ciel les attire, mais elles aiment la vie où Dieu les veut et comme Il la fait pour elles.

“Elles prient, et leur inlassable prière accompagne et soutient une activité qui s'exerce au profit de toutes les faiblesses et de toutes les misères humaines: vieillards qu'elles hébergent, orphelins qu'elles recueillent, malades qu'elles soignent, morts qu'elles ensevelissent, enfants qu'elles instruisent. Et celles-ci? ces contemplatives? Oh! non, elles ne dorment pas! Elles s'offrent en silencieux et brûlant holocauste pour ceux qui vivent dans le monde comme s'il n'y avait ni Dieu, ni âme, ni vie future. Elles ne dorment pas, ces saintes! Elles goûtent dès maintenant les choses éternelles qu'elles retrouveront au-delà de la mort. Des profanes comme nous se figurent difficilement l'intensité de vie intérieure des âmes à ce point purifiées.”

Cette armée mobile ou concentrée de femmes si agissantes aurait-elle donc pour ration quotidienne une littérature pessimiste? Non, le pessimisme est avant tout affaire de tempérament, plutôt que spéculation d'idées; les idées n'interviennent, comme tant de fois il arrive, que pour se mettre au service du tempérament. Exprimées chaque jour par des catholiques de surface, elles ne font partie d'aucune littérature pieuse approuvée ou tolérée par l'Eglise. C'est

dans la poésie, la correspondance, le drame et le roman mondains que Fadette devrait, ce me semble, les chercher. Que ne s'en prend-elle par exemple à son illustre consoeur, Madame Du Deffand, patronne exquise et parfumée de la confrérie des "plus ne m'est rien, rien ne m'est plus", qui jadis tenait la baguette dans le grand coeur des désabusés. "Après tout, qu'est-ce que cela me fait?" s'écrie-t-elle après avoir failli s'intéresser à un événement politique qui passionnait l'opinion. Dans sa *Correspondance inédite* publiée par le marquis de Sainte-Aulaire, elle avoue que le néant de la vie lui donne "des accès de désespoir". On s'aperçoit à son langage que Werther approche, s'il n'est point d'avance... dépassé. Au fond de son fauteuil, parmi les aises d'un brillant état de fortune et d'une grande position mondaine, cette femme, tranquille en apparence, ennemie des attitudes tragiques, a poussé plus loin le désenchantement volontaire que les plus bruyants héros du suicide. Ceux-ci du moins eurent assez de foi dans la mort pour lui demander un refuge. Cette dernière ressource ou cette dernière illusion a manqué à Madame Du Deffand : ayant longtemps médité ce grave sujet, prétendait-elle, de quelque façon qu'elle tournât et retournât la mort, elle ne la jugeait pas moins sotte que la vie.

Il y aurait d'autres passages à modifier dans ces quatre gracieux opuscules, pour qui les dépouille avec des yeux de correcteur d'épreuves. Ils sont en petit nombre et c'est plaisir de le constater. Une note criarde parce que pessimiste (!) a même disparu de la partition, qui me fatigue encore le tympan. Après un récit de déboires intimes dans un ménage aux caractères opposés, Fadette qui devait plus tard écrire : *L'espérance est une vertu, une des vertus théologiques...* Ne nous alanguissons pas dans les gémissements, quand nous avons besoin de tant de virilité et de confiance pour vivre une vie qui ne soit pas manquée, avait précipitamment conclu : IL N'Y A RIEN A FAIRE. Mais voilà : avec ce flair indescriptible qui ne la déserte par intervalles que pour réapparaître mieux armé, elle a su retrancher du recueil une lettre qui démentait toute sa philosophie antérieure et postérieure. On pourrait dire cette fois : Faute supprimée, faute avouée, donc à demi pardonnée.

Dans la forte balance des écrits de cette dame, dans ses

pages de morale et ses "recettes de bonheur" que lui dicte une vaste expérience, on entend toujours sonner franc la note chrétienne et catholique où le bon sens ne perd jamais ses droits.

Aux féministes elle dit: Vous avez réalisé des conquêtes pour le bonheur de la femme, surtout dans le domaine de l'instruction. Mais vous avez eu tort de fonder votre entreprise sur l'*hostilité des sexes*, comme les socialistes la leur sur la *lutte des classes*. Vous avez ainsi contribué à ruiner l'esprit de la Chevalerie qui était un féminisme plus souple, plus subtil, plus intelligent et plus scientifique que le vôtre.<sup>1</sup> De plus vous me paraissez lâcher la proie pour l'ombre en réclamant à petits cris le suffrage féminin. S'il ne devait être exercé que par notre groupe d'intellectuelles, il aurait chance peut-être d'augmenter notre prestige tout en stimulant le progrès national, encore que des inconvénients d'ordre moral lui fassent dangereuse escorte. Mais à qui ferez-vous croire que les croix de suffrage de milliers de bonnes femmes du "Faubourg de Québec" marqueront un millimètre de progrès dans la question politique ou le status de la femme en ce pays? Que vous en semble du très faillible ajouté au faillible pour grossir les chances d'infailibilité?

Aux incomprises: Vous avez, Mesdames, tellement compliqué la vie que vous l'avez rendue impossible à vous-mêmes et aux autres et que vous voici devenues les premières à ne pas vous comprendre. Vous n'étiez pas mariées, du reste, que déjà vous formiez des projets de vie libre; vous décidiez à part vous de "prendre des précautions", afin d'être dégagées de toute entrave domestique, le jour où constatant que l'époux fait des siennes vous jugeriez à propos de faire des vôtres. Avec cela, trop de relations, trop de danses, trop de théâtre, trop de lecture. Oui, la lecture ou plutôt le roman divise de nombreux ménages qui s'entendraient à merveille si au lieu de vivre de chimères la femme s'occupait à élever beaucoup d'enfants. (Deuxième série, p. 87).

Aux directeurs de théâtres: Messieurs, je renonce à vous émouvoir par des considérations d'intérêt public et de moralité sociale, car vous n'offrez aucune prise de ce côté. D'autre part, je sais que l'argument des salles vides vous ira droit

<sup>1</sup> Lire à ce sujet *Les sources du féminisme — L'intellectuelle et l'amour*, par Colette Yver, dans *Le Correspondant* du 10 juillet.

au coeur. Si donc vous persistez à refuser à votre clientèle ce droit au respect qu'elle achète en entrant, à ne pas vouloir entendre les sifflements muets qui ont accueilli certaines de vos représentations, vous en serez réduits à plier bagage faute de recettes et à défrayer une fois de plus la chronique scandaleuse des gazettes et des salons.

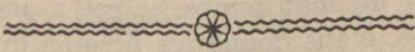
L'absence de guillemets dénote suffisamment que j'interprète la pensée de l'auteur. Fadette va rarement jusqu'aux duretés de langage que méritent nos moeurs de ville et l'organisation des plaisirs de société. Vous trouverez cependant, parmi tant de sujets divers, aux titres séduisants, légers et pittoresques, des sermons d'une très belle énergie que découpent messieurs les vicaires. Et n'allez pas imaginer que cela tombe toujours dans le désert. "Comment voulez-vous", disait un homme d'esprit, "que j'échappe à l'emprise de Fadette! Ayant lu une première fois ses billets de chaque semaine, je les retrouve épinglés partout, aux angles du sous-main à l'heure où j'écris, au cadre du miroir à l'heure où je me rase... Ma propre moitié conspire avec la femme-apôtre. Et vous pensez si l'on me fait grâce des découpages à l'usage des maris grincheux!"

Doux pays, siècle idyllique, demeures fortunées où la femme tourne à des fins spirituelles le miroir, instrument de sottise vanité; où le mari, docile et tendre, se nettoie l'âme en s'épilant la face!... Voilà que moi-même, au sortir de cette lecture, j'aperçois en plus beau le monde qui m'environne et subis sans le vouloir l'influence de la grande Optimiste!

fr. M.-A. LAMARCHE, O. P.

*L'Action française.*

---



## DANS L'ORDRE

---

### A L'ÉTRANGER

—Le 3 août dernier, à l'occasion de la fête de S. Dominique, SS. Benoît XV, daignait, par une lettre adressée au R<sup>me</sup> P. Theissling, Maître Général, donner une nouvelle et très éloquente preuve de son affection paternelle et de sa bienveillance toute particulière pour l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il nous semble que ce document, dont voici la tra-

duction, non seulement agréera aux amis de l'Ordre, mais touchera très spécialement ceux qui, à l'exemple du Pape, se rattachent à la famille dominicaine par les liens du Tiers-Ordre :

“Voulant préserver les fidèles de la peste des hérésies qui les perdait misérablement, Dieu suscitait, au XIII<sup>e</sup> siècle, ce prodige de zèle et de vertu que fut Dominique de Gusman, et, par lui, il établissait une phalange glorieuse d'apôtres, qui tout au cours des siècles, plantée comme un arbre robuste au jardin de l'Eglise, a multiplié ses rameaux et répandu partout des fruits abondants pour l'éternelle vie.

“De nos jours, non moins qu'au temps de ce valeureux champion de la foi, le souffle empesté des préjugés et des erreurs nuit au peuple chrétien, desséchant les âmes et les entraînant misérablement à la perte. Contre les embûches du démon et les aberrations des sectes aujourd'hui encore comme au temps du grand Patriarche, l'Ordre dominicain, comme un rempart solide, abrite sûrement des écarts les générations de plus en plus poussées vers l'aberration. C'est pourquoi, nous qui connaissons bien, apprécions hautement, et chérissons paternellement l'illustre et très méritante famille dominicaine, mû par le très vif désir de pourvoir au salut des âmes et voulant indiquer aux fidèles les moyens de se préserver des dangers innombrables qui menacent l'oeuvre de leur sanctification, nous exhortons tous ceux qui ont à coeur leur salut personnel et celui du prochain de se grouper sous la blanche bannière de cet Ordre illustre, qui, avec la particulière protection de la Bienheureuse Vierge Marie, a rempli de tout temps et est à même de remplir davantage encore, étant donné les besoins de notre âge, une mission providentielle d'enseignement par le rayonnement de la vérité et de pacification par la diffusion de la charité.

“Et pour mieux marquer notre paternelle bienveillance envers le grand Institut du glorieux Patriarche saint Dominique, nous accordons de tout coeur la *bénédiction apostolique* à tous ceux qui appartiennent à l'Ordre dominicain, et à tous ceux qui seront surnaturellement inspirés de se donner à lui.”

*Du Vatican, le 4 août 1919.*

BENOIT XV, pape.

—Le R. P. Ferretti vient de publier une Vie du Bx Antoine de l'Eglise, de la famille de Sa Sainteté Benoît XV.

—Par un décret en date du 4 août dernier, le Rme Père Général a restauré la province dominicaine de Sicile et a nommé provincial le T. R. P. Mangano.

—On a confié à S. G. Mgr Esser, de l'Ordre de Saint-Dominique, la traduction du nouveau Code de Droit canonique en langue allemande, et au R. P. Louis Nolan, du même Ordre, celle en langue anglaise.

—Le Rme P. Maître-Général a nommé le R. P. Colunga Directeur spirituel du Collège Angélique.

—Le 15 octobre s'ouvrira à Fribourg, par l'initiative de l'Association de la protection de la jeunesse, une Ecole de formation aux oeuvres sociales. Les cours de religion, de morale, de liturgie, d'apologétique, d'histoire ecclésiastique et de psychologie seront donnés par nos Pères, professeurs à l'Université, et en particulier, par les RR. PP. Allo, de Langen-Wendels, Jacquin et Claverie.

—Les Pères dominicains d'Angleterre ont ouvert une école publique à Londres pour l'enseignement de la Somme de S. Thomas aux auditeurs de toute condition. Les professeurs sont le T. R. P. Jarrett, Provincial, et le R. P. O'Gorman.

—Le Gouvernement français a décerné à la mémoire d'Ernest Psichari, tertiaire dominicain, tué à l'ennemi le 22 août 1914, la distinction honorifique de Chevalier de la Légion d'honneur.

—Le T. R. P. Raymond Louis a été élu Provincial de la Province de Paris, en remplacement du T. R. P. Montpeurt.

—Les RR. PP. Lemonyer et Garrigou-Lagrange ont été promus au grade de Maître en S. Théologie.

—Le T. R. P. Janvier, conférencier de Notre-Dame de Paris, a prononcé le discours de circonstance à la consécration de la Basilique du Voeu national, le 16 octobre dernier.

—L'Université dominicaine de Manille, qui compte 83 professeurs, a conféré les grades, en 1919, à 17 étudiants en théologie, 4 en droit canonique, 131 en droit civil, 6 en phi-

lophilie et lettres, 469 en médecine, 32 en pharmacie et 44 en génie civil. Pendant la session des vacances, l'Université a conféré 73 licences et doctorats.

—La *Congrégation intermédiaire* de la Province St-Joseph des Etats-Unis eut lieu le 11 octobre au Couvent d'Etudes de Washington, D. C.

—Les RR. PP. Fitzgerald et Heffernan ont été réélus Prieurs à Washington et New-York.

—Le Collège de Providence, R. I. a ouvert ses portes le 15 septembre. Le T. R. P. Casey, O. P. en est le Président.

#### DANS LA PROVINCE

—M. Lorenzo Masson, élève finissant du Séminaire de Québec, a pris l'Habit dominicain le 4 octobre, sous le nom de frère Vincent. Le T. R. P. Bibaud, Sous-Prieur et Maître des Novices, a présidé la cérémonie.

—Les Actes du Chapitre provincial tenu en juillet dernier ont reçu la haute approbation du Conseil généralice de Rome.

—Le cinquième centenaire de S. Vincent Ferrier sera célébré à Lewiston, en l'Eglise S. Pierre, le 2 novembre, et précédé d'un triduum de prédication. Les sermons seront

—Les RR. PP. Fitzgerald et Heffernan ont été réélus donnés par le R. P. Sébastien-M. Piché. La même fête, à Notre-Dame de Grâce, aura lieu le 9 novembre, sous la présidence de S. G. Mgr Emard, évêque de Valleyfield.

—Le T. R. P. Rouleau, Provincial, a commencé la visite canonique des maisons de la Province.

—Les Pères dominicains de Ste Anne de Fall-River ont entrepris le 16 octobre, à l'occasion du cinquantième de la paroisse, une campagne dite des Noces d'or, campagne de souscriptions en faveur d'une nouvelle école paroissiale qui serait le "digne pendant de l'église, de l'hôpital et de l'académie."

—Le R. P. Constant Chamberland vient d'être nommé chapelain des Soeurs de la Miséricorde d'Ottawa, en remplacement du R. P. Marc Côté.

—Nous prions ceux de nos abonnés qui ne conservent pas la collection de la *Revue* de vouloir bien nous obliger, en nous faisant remise du No de juillet.

## Une oeuvre opportune

Il convient de signaler à l'attention de nos lecteurs, le cours préparatoire à l'action sociale fondé tout récemment à l'Ecole d'enseignement supérieur, rue Sherbrooke, Montréal.

Destiné à vulgariser les notions les plus indispensables dans le domaine social et à répandre les principes de l'action sociale catholique, ce cours est donné gratuitement aux dames et aux jeunes filles qui veulent s'intéresser d'une façon intelligente et pratique à ces divers problèmes tels qu'ils se présentent ici, au Canada, et plus spécialement dans le Québec.

Les Révérendes Soeurs de la Congrégation Notre-Dame qui dirigent l'Ecole, ont droit à nos félicitations; elles ont saisi l'importance des problèmes sociaux qui se posent à l'heure actuelle, et le choix qu'elles ont fait du titulaire de ce nouveau cours, Mademoiselle Marie Gérin-Lajoie, est des plus heureux.

Déjà le programme de l'année 1919-20 est tracé: il renferme une série de seize leçons, et "les personnes qui auront assisté assidûment aux cours, fait les lectures et les travaux indiqués après chaque leçon, pourront se présenter à la fin de l'année pour l'obtention d'un certificat d'études sociales, sous le sceau de l'Université de Montréal."

Voici le programme tel qu'il nous a été communiqué. C'est une synthèse judicieuse et élaborée propre à faire oeuvre d'éducation sociale.

### ... PROGRAMME ...

I.—Qu'est-ce que la question sociale, — l'action sociale, le sens social, — les études sociales, — les élites sociales.

Aperçu de notre constitution sociale.

II. et III.—L'histoire de nos institutions sociales: famille, cité, patrie, associations et oeuvres.

IV.—V.—VI.—VII.—Notre organisation économique: production et distribution des richesses; le rôle du consommateur. (Notions sommaires d'économie politique.)

VIII.—Origine et développement des diverses écoles sociales.

IX.—Le socialisme du point de vue féminin.

X.—La doctrine sociale doctrine et son application courante.

XI.—Le rôle des oeuvres de bienfaisance, — d'éducation, — de prévoyance, — d'entraide.

Les méthodes d'action: procédés, enquêtes, statistiques.

Relations entre les oeuvres.

XII.—XIII.—XIV.—XV.—Le relèvement individuel et familial (case work).

XVI.—La détermination du niveau social d'un groupement humain: coutumes, législation, institutions, oeuvres (Etude comparative).

Pour juger de l'opportunité d'un tel cours, nous n'avons qu'à rappeler une parole de M. G. Goyau: "L'époque actuelle est un livre dans lequel beaucoup ne savent pas lire, parce que leur éducation sociale et leur formation morale d'apôtres ne les ont point préparés à cette rénovation." Or de nos couvents et de nos académies sont sorties des centaines de bonnes jeunes filles discrètement fidèles aux enseignements pieux qu'on leur y a donnés, et nous nous en réjouissons; mais, par contre, il en a surgi combien peu de ces valeurs sociales dont nous avons tant besoin, catholiques à la foi agissante et robuste, aux convictions raisonnées et solides. La bonne volonté, dans nos temps complexes, n'est plus un guide sûr; elle fera fausse route si elle ne s'allie pas à la compétence sociale, au vrai sens social. Et, "puisque l'action sociale, la bonne, la vraie, la sûre, ne s'improvise pas" — comme le faisait remarquer Sa Grandeur Mgr Gauthier, lors de l'ouverture des cours à l'École d'Enseignement supérieur — il importe donc que dames et demoiselles apprennent avant d'agir: les bonnes idées engendrent seules l'action juste et féconde.

D'ailleurs, en matière d'oeuvres sociales, il ne suffit pas de copier servilement ceux qui nous entourent. Il faut une étude préalable qui révèle ce qu'il y a à faire. Or ce qu'il y a à faire, ici, en notre pays, ne s'offre pas sous le même aspect qu'en France ou en Belgique. Les oeuvres féminines déjà existantes aussi bien que celles qu'il importe de créer, ne vivent pas dans un milieu identique, et les aspirations de nos ouvrières ne sont pas les mêmes. En France, la crise religieuse a précédé la crise ouvrière; ici, dans le Québec, c'est l'inverse. L'angle sous lequel se présente l'action sociale au pays, n'est donc pas le même, et qui mieux qu'un professeur compétent saura trouver la méthode qui s'impose, ainsi que le moyen de l'adapter aux nécessités locales.

Nous voulons croire que les dames et les demoiselles qui ont des loisirs — elles sont nombreuses — assisteront assidûment à ce cours préparatoire à l'action sociale, se rappelant que "le rôle de la femme, — selon le mot du R. P. Sertillanges, — n'est pas seulement un rôle féminin, je veux dire d'être épouse et mère, mais il est aussi un rôle humain," en ce sens que l'être humain ne pouvant être une valeur isolée, si nous voulons l'amener à rendre son maximum de rendement, nous devons faire aussi son éducation sociale. En ce faisant, elles apprendront à bien saisir les éléments complexes et les besoins variés de notre société canadienne dont elles deviendront par le fait même, et plus tôt qu'elles ne le pensent, des membres considérés et influents.—fr. L. E. TRUDEAU, O. P.



## RECENSIONS

Vénéralable P. PINY, O. P., *du grand Couvent et Collège de Saint-Jacques* (1640-1709) "Le plus parfait", petit volume de 340 pages, format in-32. Prix: 2 fr. 50. Majoration, 30%. Nouvelle édition, par le R. P. Noël, O. P. (Paris: Téqui, 82 rue Bonaparte; Montréal: Librairies Granger et Notre-Dame; St-Hyacinthe: Richer et Fils.)

Nous sommes heureux de pouvoir enfin donner satisfaction aux nombreuses demandes qui de toutes parts nous étaient faites pour la reprise de la publication des oeuvres du P. Piny. Voici le troisième volume. Ceux qui ont lu et, — nous pouvons le dire, — goûté si profondément *La Présence de Dieu* et *La Clef du pur amour* retrouveront dans *Le Plus parfait*, nous en avons l'assurance, avec toute l'onction et la suavité de notre auteur, un intérêt nouveau à sa doctrine de l'Abandon, appliquée, cette fois, à toutes les vertus chrétiennes dont elle est la plus haute expression.

Nous ne saurions mieux faire, pour recommander ce volume, que de citer ici le témoignage qu'en a rendu un de ses premiers approbateurs, le célèbre théologien Antoine Goudin. "L'auteur de ce livre, dit-il, a pris soin d'y traiter à fond cette excellente manière d'aller à Dieu par un abandon amoureux à sa divine volonté; et il le fait avec tant de solidité, d'onction, de lumière, mais en même temps d'une manière si proportionnée aux plus simples que cet ouvrage ne peut être que très utile à toute sorte de personnes. Les plus parfaits y découvriront tout ce qu'il y a de plus pur et de plus sublime dans la vie spirituelle, et les commençants y apprendront un chemin facile et ouvert à tout le monde où chacun peut entrer sans peine et sans péril."

Mgr TISSIER: *Consignes Catholiques, Sociales, Pédagogiques, Patriotiques*, in-12 de 386 pages; prix: 3 fr. 50; majoration: 30%. (Mêmes librairies.)

Ce volume de *Consignes catholiques*, qui clôt notre enseignement pastoral des jours de guerre, est destiné à préparer et à promouvoir les oeuvres nécessaires de la paix.

Pendant cinq ans, nous avons essayé, par nos persévérantes leçons, de tenir le moral de notre peuple aussi haut que le voulaient les dangers continuels de la cité et de la patrie. On trouvera ici, à côté de l'affirmation ardente de nos doctrines rédemptrices, l'écho de nos angoisses, de nos espérances et de nos joies suprêmes.

Mais ce que nous désirons qu'on y cherche, c'est surtout la route tracée des devoirs *sociaux* qui s'imposent à tous, prêtres et fidèles, individus et chefs, ouvriers et maîtres, après la grande lutte victorieuse achevée.

Comme toutefois une société, secouée par la tempête ainsi que l'a été la nôtre, ne se peut guère restaurer et rasseoir que par une génération nouvelle, et, à notre sens, principalement par la génération féminine qui, en face des lois mauvaises, crée les bonnes moeurs domestiques et nationales, nous avons consacré une no-

table partie de cet ouvrage à l'éducation de la jeunesse et à l'éducation des femmes.

Nos *Consignes* se terminent par une *patriotique* leçon de choses, dans laquelle s'exhalent, suivant les heures tristes ou gaies, notre prière, notre reconnaissance et notre admiration. Dieu, la France et nos soldats vainqueurs y reçoivent de justes louanges.

Près des autels propices et des tombes glorieuses où nous les agenouillons, puissent les survivants de la grande guerre, qui nous ont entendu ou bien nous liront, prendre les résolutions opportunes qui grandissent les hommes et peu à peu transfigurent les peuples! — (Avant-Propos).

Abbé DUPLESSY, directeur de *La Réponse*. — *Dominicales*.  
In-12 de 504 pages. Prix: 5 francs. Edition en 21 fascicules, prix: 6 fr. Majoration temporaire de 30%.  
(Mêmes librairies.)

Le tome II, du IIIe Dimanche du Carême à la Saint Pierre, paraîtra en janvier 1920, même prix que le tome 1er. Le tome III, de la Saint Pierre à l'Avent, paraîtra en avril 1920, même prix que le tome 1er.

Sous ce titre, notre excellent collaborateur publie une série de fascicules, un pour chaque dimanche, où après le texte de l'Evangile, il en fait le commentaire. Puis vient une partie consacrée au dogme, une autre à la morale, une autre à la grâce, à la prière et aux sacrements; un petit prône est consacré également à l'apologétique: le fascicule se termine par des avis aux enfants, aux jeunes gens, aux jeunes filles, le tout fondé sur l'Evangile. Chaque fascicule comprend 24 pages in-12.

R. P. F. A. VUILLERMET, O. P.—“Les Eglises guerrières”.  
In-12 de 264 p.p. 4 fr. 50. Majoration comprise. Paris, P. Lethielleux, 10, rue Cassette.

Rentré au couvent de Lille, 9, Rue Jeanne d'Arc, le R. P. Antonin Vuillermet, prépare le 10 où le 11e de ses volumes écrits pour les jeunes gens. Nos lecteurs, collégiens de 1905-1909, apprendront avec bonheur qu'un des vœux souvent exprimés alors va se réaliser: la publication en volume des PAGES d'Evangile. Durant la guerre, mobilisé avec les Chasseurs Alpains, le Révérend Père Vuillermet a suivi sur toutes les routes de France l'une des plus héroïques divisions françaises, sur tous les fronts où les bataillons des troupes d'assaut devaient, jusqu'au dernier homme valide, disputer ou enlever le village détruit, devenu la ligne de feu. “AVEC LES ALPINS”, 1 “LES EGLISES GUERRIERES” sont des récits de guerre, mais des récits comme nous les pouvons attendre du Père Vuillermet: alertes, émus, vivants, prime-sautiers et pleins de traits généreux racontés à la louange des jeunes. Un seul est oublié dans la légitime part des éloges de la glorieuse division: c'est l'aumônier Vuillermet, tant de fois cité et si légitimement décoré. Ce volume est digne du patriote et de l'apôtre que nous aimons.—fr. C.-V. D.

R. P. H.-D. NOBLE, O. P.—“L'Education des passions”. (Même librairie.) 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Majoration comprise: 4 fr. 55.

Disons tout de suite qu'il ne s'agit point ici d'un traité abstrait et technique, mais d'un agréable et vivant exposé accessible à tous les esprits. Se servir de l'analyse intérieure dont est capable toute conscience avertie et établir que notre sensibilité dans ses multiples nuances individuelles peut entrer dans la moralité et en faire partie intégrante: tel est le but qui soutient l'allure générale de cet ouvrage.

La première partie est consacrée à la *Psychologie de la passion*, envisagée sous l'angle de sa moralisation éventuelle. Elle analyse la passion en ses éléments psychologiques et physiologiques, ses variétés, ses rapports avec le sentiment puis son évolution dans la conscience depuis son premier éveil jusqu'à son plein rayonnement.

La deuxième partie examine les *Problèmes de la moralité des passions*. La passion peut-elle devenir morale? La maîtrise de la volonté peut-elle s'exercer sur elle? Le péché originel, le tempérament et surtout l'habitude, sont-ils capables d'entraver la moralisation de la passion? Autant de questions successivement posées et clairement résolues.

La troisième partie étudie directement non plus la possibilité, mais les procédés pratiques de l'*Education chrétienne des passions*. Il appartient à la vertu de conquérir la passion et progressivement de se substituer à l'habitude passionnelle; mais la vertu acquise naturelle ne suffit pas à elle seule: le secours divin est nécessaire pour obtenir cette difficile victoire. L'auteur établit théologiquement l'appoint des vertus surnaturelles dans l'économie de l'éducation des passions.

Ce livre s'adresse non seulement aux éducateurs, mais à toute personne soucieuse de mettre au point de la droiture morale le mystérieux domaine de ses passions. Sûreté doctrinale, clarté de l'exposition, attrait des analyses psychologiques et des applications pratiques: telles sont quelques-unes des qualités qui recommandent cet ouvrage.

R. P. CONSTANT DOYON, O. P.—“Au régime de l'eau”, brochure de 200 pp. Illustrations de Ed.-J. Massicotte. Imp. L'Action Sociale Ltée, Québec. En vente aux bureaux du Rosaire, St-Hyacinthe.

Charmant ouvrage, d'une lecture agréable et rafraîchissante comme le titre et comme la rivière sinueuse, ombragée d'un rameau d'érable, que dessina sur la couverture M. Ed.-J. Massicotte, et à laquelle fait suite une série d'illustrations tour à tour édifiantes et humoristiques.

Le R. P. Doyon, O. P. aumônier du 22e, dont la plume originale par nature acquit par l'entraînement une souplesse et dextérité remarquables, offre au public et en particulier à la jeunesse une série d'articles déjà parus dans *La Croisade* et le *Courrier de Saint-Hyacinthe* et destinés: 1o à consolider le mouvement de prohibition par mode d'option locale, 2o à rappeler les avantages que procure la tempérance à l'individu, à la famille et à la société.

Cette brochure, qui sait instruire en amusant, constitue un joli cadeau à offrir comme souvenir de “visite paroissiale” ou récompense de fin d'année aux enfants de nos écoles, collèges et académies.

# LA VIE SPIRITUELLE

## ASCETIQUE ET MYSTIQUE

*La Vie Spirituelle* paraît depuis octobre, le 10 de chaque mois, en fascicules de 72 pages.

Elle est dirigée par un groupe de *Dominicains français*, avec le concours, de nombreux membres de diverses communautés et d'ecclésiastiques.

*La Vie Spirituelle* s'adresse aux membres du clergé et des communautés religieuses, des associations pieuses, aux personnes d'oeuvre, à ceux qui depuis longtemps désirent un organe périodique pour l'enseignement de la spiritualité chrétienne, à tous les prédicateurs et confesseurs qui y puiseront la doctrine dont tant d'âmes ont besoin, à toutes les chrétiens qui, dans le monde, veulent acquérir une piété éclairée.

Son but est d'aider les chrétiens de bonne volonté à développer leur connaissance et leur amour de Dieu.

Elle s'efforcera d'exciter dans l'âme de ses lecteurs une piété forte, éclairée, fondée en doctrine; c'est pourquoi elle a choisi la plupart de ses collaborateurs parmi les théologiens également versés dans la science sacrée et dans l'art de la direction des âmes.

La revue se propose de traiter exclusivement de tout ce qui se rapporte à la vie spirituelle: théologie ascétique et mystique.

*La Vie Spirituelle* ne sera pas l'organe exclusif d'une école particulière: elle s'inspirera constamment de la doctrine traditionnelle de l'Eglise. Son enseignement sera celui des grands maîtres de la Spiritualité, en particulier de saint Thomas d'Aquin.

Elle comprendra des articles concernant:

*La théologie ascétique et mystique*: la perfection, ses degrés, ses manifestations — la pratique des vertus dans la vie sacerdotale, l'état religieux, la vie chrétienne dans le monde et en général les exercices par lesquels le chrétien peut atteindre la perfection — l'union à Dieu, la contemplation et ses degrés.

*La liturgie* dans ses relations avec la piété.

*Les Saints* considérés soit comme docteurs, soit comme modèles de la vie spirituelle, — des études variées sur leur vie, leurs vertus, leurs oeuvres, leur doctrine.

*Bulletins bibliographiques* très soignés, compte-rendus des ouvrages anciens ou nouveaux à conseiller aux fidèles pour le développement de leur piété.

*Des textes anciens* oubliés ou d'accès difficile.

*Une chronique* des principales manifestations collectives ou individuelles de la Vie spirituelle.

### ADMINISTRATION

Librairie P. LETHIELLEUX

10, rue Cassette, 10  
PARIS

### REDACTION

Secrétaire de la Rédaction :

R. P. BERNADOT, 17, rue Vélane,  
TOULOUSE

ABONNEMENT : 14 Francs.

*Superiorum permissu.*

*De licentia Ordinarii*